

Le rave, d'un autre oeil

Michèle Leroux

Judith Patenaude est *raveuse* à ses heures. Ce qui n'empêche pas l'étudiante à la maîtrise en études littéraires d'avoir quelques activités diurnes, comme par exemple plancher sur son mémoire qui traite d'un des premiers romans de Nancy Huston, *Histoire d'Omay*, avancer les travaux du Groupe d'étude sur l'interdisciplinarité et les représentations sociales (GEIR-SO) pour lequel elle travaille, régler les derniers détails pour l'impression d'un recueil collectif de nouvelles à paraître pour la Saint-Valentin ... Mais pour l'instant, parlons *rave* avec Judith, qui en a une expérience et une interprétation très personnelles, teintées de ses valeurs féministes et humanistes. Collaboratrice et membre du comité de rédaction de la revue étudiante *FéminÉtudes*, elle y signait l'an dernier, dans un numéro consacré aux jeunes, un article présentant un point de vue historique et sociologique de la culture techno et du phénomène *rave*.

Événement festif d'abord et avant tout, le *rave* avait à l'origine des airs de carnaval. «Les premières soirées *raves* à Montréal, au début des années 1990, ont la réputation mythique d'avoir reçu des créatures toutes plus étranges les unes que les autres, explique l'étudiante aujourd'hui âgée de 28 ans, qui sortait donc à peine de l'enfance, à cette époque. Les *ravers* se fichaient des codes vestimentaires et de la séduction. On dit qu'ils portaient des costumes excentriques qui brisaient les catégories de genre. Malheureusement, cette coutume du déguisement ne dura pas très longtemps, quoiqu'on en voit occasionnellement dans les *raves* plus *underground*.»

Underground ou commercial

Le *rave* appartient à la culture techno



Photo : Martin Brault

Judith Patenaude, étudiante à la maîtrise en études littéraires.

et à cette musique qui se caractérise par l'usage d'instruments électroniques et une structure répétitive non narrative. «Il est très difficile de résister à l'envie de danser lorsqu'on écoute cette musique. La techno se ressent physiquement, elle procure un état de bien-être, de quiétude intemporelle, qui permet d'échapper momentanément à la réalité. À plusieurs égards, le *rave* peut même avoir l'allure d'un rituel sacré, avec le DJ en tant que gourou, la musique-fétiche, la transe comme moyen d'élévation de l'esprit», explique la *raveuse*.

La moyenne d'âge des *ravers* tourne autour de 20 ans. Les *raves* se déroulent la nuit et durent jusqu'au matin. Ils peuvent quelquefois s'étirer tout un week-end. Mais avant de parler des lieux où ils se déroulent, de l'habillement et du comportement des participants, il faut faire la distinction

entre les *raves underground* et les commerciales. «Les *raves underground* ont généralement lieu dans des endroits inconnus à l'avance et occupent des lieux désaffectés, comme des usines. Des autobus scolaires peuvent faire la navette entre des points de rencontre et le lieu clandestin, toute la nuit», souligne l'étudiante. Les *raves* «commerciales» qui se tiennent au Palais des congrès et au Stade olympique réunissent des milliers de personnes.

Des *ravers* des quatre coins du monde sont attirés par des événements comme le «Burning Man» de Black Rock City, en Californie, de facture très carnavalesque, et d'autres en Afrique et en Inde. Certains lieux valent eux aussi le déplacement. «Il y a quelques années, à Berlin, je suis allée dans un *after hours*, le petit frère du *rave*, qui s'appelait le Trésor.

C'était une ancienne banque... On y dansait au sous-sol, dans le coffre-fort qui avait servi à entasser des biens précieux lors de la Deuxième guerre mondiale! Le club possédait même sa propre étiquette de disques», raconte la voyageuse.

Stéréotypes ou androgynie

La culture techno a connu une évolution marquée au cours des dix dernières années, et le rapport au corps a beaucoup changé dans le milieu *rave* depuis ses débuts, constate-t-elle. L'idéologie qui célébrait la différence et l'individualité s'est perdue en cours de route. La beauté qu'on célèbre aujourd'hui dans les *raves* commerciales correspond davantage aux stéréotypes des magazines. Les femmes ont idéalement une forte poitrine et une taille fine et ne portent qu'un haut de style bikini et une très courte jupe ou des shorts; les hommes musclés et imberbes défilent torse nu avec des pantalons cargo. «Même s'il est plutôt superficiel et très axé sur l'apparence, ce milieu ne crée toutefois pas de déséquilibre au niveau de la domination sexuelle. Filles et garçons s'observent les uns les autres d'une façon égalitaire. Les rencontres se font souvent sur une base amicale, moins *meat market* que dans les bars traditionnels», précise-t-elle.

Dans le milieu *underground*, on peut parler d'une idéologie et d'une image androgynes. «Les filles aux cheveux courts portent chaussures sportives et vêtements unisexes, alors que les garçons ne dédaignent pas les artifices et bijoux. L'attitude fait de la sexualité, ou plutôt de la sensualité exacerbée par l'*ecstasy*, davantage un moyen de communication qu'une définition de genre. Les gens perdent leurs inhibitions. Le désir de promiscuité mêlé aux rituels de danse et aux massages abolissent les frontières entre les différentes orientations

sexuelles. L'attitude amicale des *ravers* et la déssexualisation des rapports permettent d'évacuer l'élément sexiste que les jeux de séduction dissimulent en général.»

Underground ou commerciaux, les *raves* signifient aussi consommation de drogues. Ecstasy, speed, GHB dont une variante est connue sous le nom de «drogue du viol», PCP, champignons magiques, LSD et cannabis font aussi partie du décor. Fondé par des gens de la scène *rave*, l'organisme GRIP Montréal (Groupe de recherche et d'intervention psychosociale) intervient dans les *raves* afin de renseigner les jeunes sur les substances psychotropes, d'analyser les composantes chimiques des drogues et de distribuer des condoms, des bouchons auditifs et des bonbons, pour éviter l'hypoglycémie.

Marginalité et féminisme

Au-delà de la culture techno et des rapports de sexe, Judith s'intéresse également à la «vision futuriste positive de ce que pourrait être une vie communautaire, ni technophobique, ni technophile, basée sur la fraternité et l'égalité... Bien qu'il ait été en partie récupéré par un courant commercial, le *rave* reste un mouvement associé à des valeurs profondes reliées à la marginalité, comme en témoigne l'acronyme du *rave* «P.L.U.R.» qui signifie Peace, Love, Unity and Respect. En ce sens, je crois que l'esprit fraternel qui a fait la renommée des *raves* peut contribuer à faire évoluer le féminisme, mais aussi, à plus grande échelle l'humanisme en général», de conclure la ... rêveuse ●